

Le prétendu miracle de Gabaon

Autor(en): **Vuilleumier, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **23 (1890)**

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PRÉTENDU MIRACLE DE GABAON

PAR

H. VUILLEUMIER

Audiatur et altera pars!

Notre cher et regretté collaborateur Rodolphe Chatelanat n'est plus là pour répondre au très intéressant article de M. le professeur Gaudard. Le vrai Josué, le vainqueur de la mort, l'a introduit, jeune encore, dans cette autre Canaan où « son soleil ne se couchera plus et sa lune ne s'obscurcira plus, parce que c'est l'Eternel qui est sa lumière à jamais. »

Si nous prenons la plume à sa place, ce n'est pas pour entamer une discussion scientifique concernant les bolides ou les phénomènes de réfraction. Nous avons de trop bonnes raisons pour ne pas nous aventurer sur ce terrain. C'est simplement pour essayer de faire ce que le pasteur de Lize-Seraing eût sans doute fait lui-même : justifier Herder du reproche d'avoir « réduit » l'épisode de Gabaon « à une sorte de simagrée épique, » et, du même coup, motiver sa préférence, qui est aussi la nôtre, pour l'explication métaphorique que Herder a mise ou plutôt remise au jour. Il est bon de remarquer, en effet, que le célèbre auteur de *l'Esprit de la poésie hébraïque* n'est pas le premier qui ait vu dans ce texte fameux une simple métaphore. Bien avant lui, au dix-septième siècle, Hugo Grotius dans ses remarquables *Annotationes* sur l'Ancien Testament ; à l'époque de la Réformation, François Vatable, professeur d'hébreu au collège de France, et, plus anciennement déjà, un des rabbins les plus distingués du quatorzième siècle, Guersonide, qui n'était rien moins qu'un négateur des miracles, enten-

daient l'invocation de Josué dans ce sens-ci : Ne permets pas, ô Dieu, que le soleil et la lune se couchent avant l'entière défaite de nos ennemis ! Ajoutons tout de suite que depuis Herder l'interprétation poétique a compté et compte un nombre sans cesse croissant d'adeptes convaincus, non seulement parmi les théologiens de l'école critique, mais jusque dans le camp de l'extrême droite. Qu'il suffise de citer, parmi les morts, un nom significatif comme celui de Hengstenberg, et parmi les vivants, M. Zöckler, le théologien-naturaliste de Greifswald, un des rédacteurs de la revue apologétique *Der Beweis des Glaubens*.

Cela dit, abordons le texte biblique qu'on semble un peu perdre de vue à force de vouloir l'expliquer et le défendre.

I

Après la chute de Jéricho et la prise d'Aï, les gens de Gabaon, redoutant pour eux et leur ville le sort de leurs malheureux voisins, avaient eu recours à une ruse pour obtenir des Israélites un traité d'alliance. Alors le roi de Jérusalem (ou plutôt, car il y a ici un anachronisme, le roi de la ville jébusienne qui reçut quelques siècles plus tard le nom de Jérusalem), se voyant menacé à son tour, appela à son aide quatre autres rois « amoréens, » ceux d'Hébron, de Iarmouth, de Lakkish et d'Eglon. Ensemble ils marchèrent contre Gabaon pour l'assiéger. Averti aussitôt de ce mouvement offensif des princes cananéens coalisés, Josué, avec l'élite d'Israël, monta du camp de Guilgal et, après avoir marché toute la nuit, tomba à l'improviste sur les assiégeants. Ainsi s'engagea la *bataille de Gabaon* qui fait, avec ses suites immédiates, le sujet du dixième chapitre de notre livre de Josué.

Comme nombre de récits des livres historiques de l'Ancien Testament, le récit qui nous occupe est loin d'être aussi homogène qu'il peut le sembler à une lecture superficielle, surtout à une lecture faite dans telle de nos versions françaises. La rédaction dans laquelle ce chapitre nous est parvenu résulte de la combinaison et de la juxtaposition de matériaux empruntés

à au moins trois sources différentes. Quoi d'étonnant que sur un fait d'armes comme celui-là, appartenant à l'histoire héroïque de la nation, différentes versions aient eu cours dans la tradition orale, et trouvé ensuite un écho dans les récits en prose et en vers où ont puisé les narrateurs des siècles postérieurs ? Nous n'avons pas à nous occuper ici de ce qui est rapporté dans les versets 16 et suivants, *des suites de la bataille*, savoir de l'exécution des cinq rois réfugiés dans la caverne de Makkéda (v. 16-27) et de la campagne victorieuse des Israélites dans tout le midi de la Palestine (v. 28-43). Nous ne discuterons pas davantage la grosse question de critique historique qui se pose à propos de la manière dont la conquête de Canaan par Israël est racontée dans le livre de Josué, lorsqu'on la met en regard de la manière dont cette même conquête se présente à nous au commencement du livre des Juges. Bornons-nous à l'étude des quinze premiers versets de notre chapitre et spécialement de ceux qui sont relatifs à « l'arrêt du soleil. »

Il est admis aujourd'hui de tous les théologiens qui ne s'obstinent pas à fermer les yeux et à se boucher les oreilles dès qu'il est question de l'analyse critique d'un texte biblique, que le récit de la *bataille* est tiré de deux sources distinctes.

Nous apprenons d'abord, d'après l'une de ces sources, comment Josué, à la tête de son peuple en armes, fut amené à se porter en toute hâte de Guilgal à Gabaon. « Ne les crains pas, lui avait dit l'Eternel, car je les ai livrés en ton pouvoir et aucun d'eux ne te tiendra tête. » (v. 8.) Et en effet, d'après cette version, Josué eût pu dire comme César : *Veni, vidi, vici!* A peine est-il arrivé en vue des ennemis que ceux-ci sont pris d'une terreur panique. Les Israélites n'ont que la peine de les poursuivre dans la direction de Beth-Horon et de là jusqu'à Azéka et à Makkéda (v. 9 et 10). Pour mettre le comble à cette déroute, l'épée du vainqueur trouve un auxiliaire inattendu dans une grêle violente qui s'abat sur les fuyards entre Beth-Horon et Azéka (v. 11 ; c'est bien, en effet, de *pierres de grêle*, autrement dit de grêlons, que parle le texte, et non d'une prétendue *grêle de pierres* ou d'aérolithes). Après cette victoire remportée en réalité par Iahwéh, et dont les Israélites n'eurent

qu'à recueillir les fruits, « Josué (est-il dit au v. 15), et tout Israël avec lui, retourna au camp, à Guilgal. »

Dans ce récit le rédacteur a inséré, v. 12 à 14, un épisode tiré d'une autre source, laquelle s'en référait elle-même (v. 13) à un document plus ancien, le *Sépher hayyashar*. Ce recueil poétique, le « Livre des Braves, » est cité encore dans 2 Sam. I, 18, à l'occasion de l'épigramme de David sur la mort de Saül et de Jonathan à la bataille de Guilboa, et (d'après les septante) dans 1 Rois VIII, 12, 13, à propos de la dédicace du temple par Salomon ¹. Evidemment l'un des chants réunis dans ce recueil célébrait la mémorable journée de Gabaon et montrait à sa manière, c'est-à-dire en langage poétique, Iahwéh combattant pour son peuple. Un court fragment en fut cité par l'un des narrateurs qui recueillirent les souvenirs relatifs aux origines d'Israël. Le rédacteur (deutéronomique) de notre livre, à son tour, lui emprunta ce passage de son récit pour en enrichir et orner la relation principale tirée de l'autre source.

(v. 12.) *Alors Josué parla à Iahwéh, le jour où Iahwéh livra l'Amoréen aux fils d'Israël* (ces derniers mots sont apparemment une glose du rédacteur, pour expliquer que *âz*, « alors », ne doit pas se rapporter spécialement au moment dont il vient d'être parlé au verset 11 d'après la relation parallèle, c'est-à-dire au moment où la grêle meurtrière tomba entre Beth-Horon et Azéka, mais que ce fut un des épisodes, et, à ses yeux, l'épisode capital de la journée) — *et il dit en présence d'Israël :*

« O soleil, à Gabaon reste immobile,
» Et toi, ô lune, dans la plaine d'Ayyalon ! »

(v. 13) Et le soleil resta immobile et la lune s'arrêta

Jusqu'à ce que la nation eût tiré vengeance de ses ennemis ².

¹ Voir Wellhausen, 4^e édition de l'*Einleitung* de Bleek, p. 236 (*Composition des Hexateuchs*, etc. p. 271) et Klostermann, *Die Bücher Samuelis und der Könige*, p. 315.

² Ce sont ces quatre vers qui constituent le fragment tiré du *Sépher hayyashar*. Il ne faut pas borner la citation aux deux premiers vers, comme le fait M. Renan, ou aux deux derniers, comme le veut M. Stade, ou aux premier, second et quatrième comme le conjecture arbitrairement M. Wellhausen. Il ne faut pas non plus l'étendre au delà du renvoi au Livre du *yashar* et y rattacher la fin du v. 13, comme l'a fait M. Segond.

(*Cela est écrit, on le sait, dans le Livre des Braves.*) *Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel et ne se pressa pas de se coucher, environ un jour entier. (14) Et il n'y a point eu de jour semblable à celui-là, ni avant ni après, où Iahwéh ait obéi à un homme ; car Iahwéh combattit pour Israël.* (Il serait possible du reste que les mots : « Et il n'y a pas eu » jusqu'à « un homme, » provinssent également du rédacteur¹. Quant au v. 15 : « Ensuite Josué, et tout Israël avec lui, retourna au camp, à Guilgal, » il a dû servir primitivement de conclusion à v. 1-11.)

Après cette analyse critique du texte passons à l'exégèse.

II

Une chose est claire, il n'y a qu'une mauvaise apologétique qui puisse le contester, c'est que l'auteur ou les auteurs, quels qu'ils soient, des versets 13 *b* et 14 (imprimés ci-dessus en italique) ont pris l'arrêt du soleil à la lettre. Ils y ont vu un fait réel, objectif, historique. L'auteur de cette seconde narration, mise à contribution par le rédacteur pour les v. 12 à 14, après en avoir appelé au *Sépher hayyashar*, conclut du texte cité par lui, que le soleil s'arrêta en effet, et cela au beau milieu du ciel, en plein midi ; qu'il ne fut pas pressé de se coucher, et cela environ l'espace d'une journée entière. Aux yeux de ce narrateur, le fait que *Iahwéh* lui-même, ce jour-là, *combattit pour Israël*, ce même fait qui d'après l'autre version s'était manifesté par la panique inspirée aux Amoréens (v. 10) et par la grêle plus meurtrière que l'épée (v. 11), se serait traduit d'une manière plus éclatante, plus prodigieuse encore par un arrêt prolongé du soleil. Et le rédacteur deutéronomique (si c'est de lui, comme nous le supposons, que provient la réflexion du v. 14 *a*), a eu soin de souligner la chose. Il enchérit sur le narrateur ou rédacteur précédent, en insistant sur le caractère absolument unique de cette journée. Unique, non pas. Bien moins encore peut-il être question de l'étendre, avec M. Zöckler et d'autres, à l'ensemble des v. 12 à 14, ou même 12 à 15 (!) comme prétendait le faire Hengstenberg.

¹ En effet, cette glorification indirecte de Josué rappelle aussitôt la glorification de Moïse par laquelle se termine notre Deutéronome actuel.

par la grandeur de la défaite infligée aux ennemis d'Israël, mais par le fait que, obéissant à une voix d'homme, Iahwéh suspendit ce jour-là le cours du soleil pour assurer l'écrasement de l'armée cananéenne.

Ceux donc qui s'estiment liés dans leur conscience par la lettre de l'Écriture, ceux qui ajoutent une foi implicite à toute assertion quelconque d'un écrivain biblique et y voient un « témoignage » que nous n'avons pas le droit de révoquer en doute, savent quel parti ils ont à prendre. Il ne leur reste qu'à s'incliner devant ce prodige sans pareil, et pour nous, nous ne pouvons que nous incliner, avec un respect mêlé à quelque admiration, devant le courage de leur logique. Oui, vive les gens conséquents ! La main sur ce qui « est écrit », ils ne craignent pas, en dépit de tous les *haro !* de s'inscrire en faux contre le système de Copernic, comme le faisait il n'y a guère plus de vingt ans un des plus respectables pasteurs de Berlin.

Il est vrai que de nos jours ils sont bien clairsemés les « bibliocistes » qui poussent la conséquence de leur principe jusqu'à cette limite extrême. Généralement les chrétiens dont nous parlons reculent devant un pareil *sacrifizio dell'intelletto*. Ils réclament la permission de substituer le point de vue héliocentrique de la science moderne au point de vue géocentrique des écrivains sacrés, et de statuer pour la journée de Gabaon un arrêt *apparent* de l'astre du jour, causé par un arrêt réel de la rotation de la *terre*. « Tout le monde, y compris le Bureau des longitudes dans son Annuaire, ne parle-t-il pas, encore aujourd'hui, du lever et du coucher du *soleil* ? Les écrivains sacrés pouvaient-ils de leur temps s'exprimer autrement qu'ils n'ont fait ? » Il reste bien quelques difficultés à résoudre. Plusieurs éprouvent des scrupules scientifiques en songeant aux conséquences que devait entraîner un fait aussi « exorbitant », aux perturbations, aux cataclysmes même, qui devaient en résulter pour le globe. Je ne sais si les explications données à ce sujet, les considérations, par exemple, que l'on trouve développées dans le *Dictionnaire de la Bible* de Jean-Augustin Bost, et qui sont basées sur le synchronisme du déluge de Deucalion (!) et de certaines formations géologiques telles que les dépôts de sable

du Sahara, ou bien l'ingénieuse hypothèse de M. Lagrange discutée dans cette revue l'année dernière ; je ne sais, dis-je, si ces explications-là sont de nature à lever les scrupules en question. Quoi qu'il en soit, le miracle subsiste. Pour être déplacé et en quelque sorte retourné, il n'en est pas moins prodigieux. En l'admettant, en y croyant, on reste fidèle, sinon au principe rigoureusement scripturaire, du moins au point de vue franchement supranaturaliste de l'auteur israélite. Il demeure vrai, littéralement vrai, *qu'il n'y a point eu de jour comme celui-là, ni avant ni après.*

Peut-on dire la même chose de ceux qui, à la suite de Spinoza, de Leclerc, de Michaëlis, ont recours à quelque phénomène météorologique?... Les explications de cet ordre, contrairement à la lettre et, qui plus est, à l'esprit manifeste des v. 13 *b* et 14 de notre texte, et par conséquent contrairement à la cause qu'elles sont censées défendre, ne tendent-elles pas, sous une forme ou sous une autre, à ramener le fait unique, sans exemple, au niveau des analogies naturelles ? N'ont-elles pas pour but de rendre le miracle aussi peu miracle que possible ? Nous ne savons y voir, quant à nous, que les produits d'un supranaturalisme honteux ou d'un rationalisme inconscient. Et, pour tout dire, nous ne voyons pas en quoi ces explications diffèrent, *quant au principe*, de certaines explications rationalistes des miracles du Nouveau Testament, dont on a l'habitude de parler avec un aristocratique dédain si ce n'est pas avec une vertueuse indignation. Encore une fois, vive les gens qui ont le courage de leur opinion et ne transigent pas avec leurs principes ! « La Bible a parlé. Elle affirme positivement dans Jos. X, 13 *b* et 14 que le soleil (resp. le globe terrestre) s'est arrêté et qu'en conséquence de cela le jour s'est prolongé presque du double. Il n'y a pas à marchander sur les termes. Or, la Bible est infaillible. Donc... »

III

La Bible en effet a parlé. Les dits versets sont d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. Aussi bien la question, pour nous, n'est-elle pas de savoir quel peut bien être le sens qu'il faut y attacher ; s'il s'agit effectivement d'une suspension surnaturelle du cours normal des sphères célestes, ou si l'on ne pourrait pas tout bonnement y voir quelque phénomène atmosphérique ou météorologique rentrant tant bien que mal dans l'ordre *naturel* des choses ; s'il est réellement question de la prolongation miraculeuse du *jour* au sens ordinaire du mot, d'un jour éclairé par la lumière du soleil à son midi, ou bien de je ne sais quel faux jour produit vers le soir par une réfraction, un bolide, une lueur crépusculaire, des éclairs prolongés, etc. En bonne exégèse le doute sur ce point-là n'est pas possible un seul instant. La vraie question la voici : est-ce que le commentaire renfermé dans les v. 13 *b* et 14, — car ce n'est pas autre chose qu'un *commentaire*, — rend exactement la pensée exprimée par le *texte* qui précède, celui des v. 12 *b* et 13 *a* ?

Eh bien, pourquoi ne pas le dire en toute franchise ? le narrateur s'est mépris sur le vrai caractère de ce texte. Pénétré de ce qu'il y avait eu de merveilleux dans le succès remporté ce jour-là par Josué et ses hommes, persuadé que ce succès inouï était dû à la toute-puissante intervention de Iahwéh combattant du haut du ciel pour son peuple, dominé d'ailleurs par les conceptions naïves de son époque en matière de cosmographie, il a prêté aux quelques vers allégués par lui un sens et une portée qu'ils n'avaient pas dans la pensée de leur premier auteur. Il en a méconnu le caractère poétique. Et c'est grâce à cette méprise que ce fragment du *Sépher hayyashar* nous a été conservé.

Que ce soit à un fragment de poésie, à un lambeau détaché d'un ancien chant héroïque que nous ayons affaire, c'est ce que personne ne conteste plus sérieusement. Or la poésie doit être entendue et interprétée poétiquement. Cette règle aussi capitale qu'élémentaire ne trouverait-elle à s'appliquer qu'aux pas-

sages analogues des chants homériques et des poèmes védiques ? Serait-elle bannie de la rhétorique sacrée ?... Mais, quand nous lisons dans le « cantique de Deborah », Juges V, 20, que

Du haut des cieux ils combattirent,
Les astres, de leurs orbites,
Combattirent contre Sisera ;

mieux que cela, quand le prophète Habacuc, dans son hymne grandiose du chap. III, nous montre (v. 11) *le soleil, la lune gagnant leurs loges*, c'est-à-dire se couchant avant le temps, à la lumière des flèches de Iahwéh et à la clarté de sa lance étincelante, — qui donc se fait le moindre scrupule d'entendre ces mots poétiquement, d'y voir de hardies figures de rhétorique ? Pourquoi s'en ferait-on au sujet du fragment non moins poétique du Livre des Braves ? — Il n'y a qu'une conception étroite et surannée de l'inspiration des Ecritures qui puisse faire méconnaître à ce point un authentique produit de la plus haute inspiration poétique. Une fois qu'on a rompu avec la vieille théorie dogmatique de l'inspiration, de quel droit repousserait-on comme arbitraire ou irrévérencieuse l'interprétation métaphorique, alors surtout que, soi-même, on ne se fait pas faute de dénaturer le texte biblique pour y faire entrer la physique moderne ? C'est précisément par respect pour le texte, c'est au nom des égards que l'interprète doit à la nature particulière de son objet, que l'exégèse *vraiment* historique se refuse à prendre ces quatre vers à la lettre, et cela nonobstant le commentaire en prose (il serait encore plus exact de dire : prosaïque) dont ils sont suivis dans la rédaction actuelle.

Nous voilà donc ramenés à notre point de départ : la page de Herder à laquelle M. Chatelanat avait fait allusion et dont il acceptait l'idée générale, tout en ajoutant que l'interprétation esquissée par le célèbre théologien de Weimar avait besoin d'être « légèrement remaniée » et « mise au point » à la lumière des découvertes modernes¹.

¹ *Revue de théologie et de philosophie* de novembre 1889, p. 578 et 596.

IV

Aux yeux de Herder, chez qui le sens esthétique, on le sait, était développé au plus haut degré, la citation de ce qu'il appelle « le Livre des chants héroïques » suffirait à elle seule pour détruire les fausses interprétations dont ce morceau a été si longtemps l'objet. Mais lors même, dit-il, que le recueil en question ne serait pas positivement cité, « qui pourrait ne pas voir que tout ceci est de la poésie¹ ? » Dans ses détails, l'interprétation de Herder donne, il est vrai, prise à la critique. Non seulement il considère encore les v. 1-15 comme étant l'œuvre d'un seul et même narrateur, et la citation du *Sépher hayyashar* comme s'étendant jusqu'à la fin du v. 14; — non seulement, dans une note, il fait encore une timide concession à l'interprétation littérale, en admettant comme « possible » qu'il y ait eu ce jour-là « un crépuscule plus prolongé qu'à l'ordinaire ; » — mais surtout on ne voit pas très clairement quels étaient selon lui, dans la pensée du poète, le sens et le but de cet arrêt des luminaires célestes. Deux explications différentes sont combinées par lui ou plutôt se trouvent mêlées l'une à l'autre. D'une part, le soleil et la lune apparaissent comme de simples *témoins* des hauts faits de Josué : frappés d'étonnement ils suspendent leur course pour contempler sa victoire. C'est l'explication que l'on retrouve chez M. Renan : « Le poète voulait exprimer ainsi la stupeur de la nature devant l'effort prodigieux des Israélites². » D'autre part, mais en seconde ligne seulement, le soleil et la lune seraient conçus comme *acteurs* . ils contribuent à la victoire, se mettant aux ordres de Josué, répondant à son désir de voir le jour se prolonger assez pour lui permettre de compléter sa victoire. « Les héros d'Homère n'ont-ils pas plus d'une fois exprimé le même désir, et pareil souhait n'est-il pas, pour ainsi dire, inséparable de l'ardeur du combat ? »

¹ Voir l'*Esprit de la poésie des Hébreux*, trad. française de M^{me} Carlowitz, Paris, 1855, p. 434 et sq.

² *Histoire du peuple d'Israël*, tome I, p. 242.

Entre ces deux explications, celle des astres *spectateurs ébahis*, et celle des astres *auxiliaires*, il faut choisir. Et le choix, nous semble-t-il, ne saurait être douteux. La première n'est guère soutenable que si, avec M. Renan, on borne arbitrairement la citation au v. 12 *b*, en admettant que ces deux vers ne furent mis qu'après coup et par malentendu dans la bouche de Josué, et si, avec le même auteur, on limite non moins arbitrairement le sens du verbe *damam* (se tenir tranquille), en prétendant qu'il ne signifie pas autre chose que « rester immobile *de stupeur* ¹. »

De toute façon, l'autre interprétation est préférable. Seulement, elle a besoin d'être précisée et complétée pour autant que le permet l'état fragmentaire du texte. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que ce n'est pas la citation poétique seulement qui est un simple fragment, mais que le récit dont elle fait partie (v. 12 à 14) n'est lui-même qu'un épisode isolé, un morceau détaché de son contexte. Qu'est-ce qui le précédait immédiatement dans la source d'où le rédacteur l'a tiré pour l'incorporer au récit principal (v. 1-11, 15)? A quoi se rapportait, dans son contexte primitif, le mot *âz* « alors, » par lequel notre épisode commence? Quelles étaient, d'après cette source, les circonstances de temps et de lieu, et à quelle phase en était la bataille au moment où Josué est censé avoir prononcé la parole empruntée au vieux chant de guerre? Nous ne le savons pas positivement. Cependant nous possédons des données suffisantes pour nous faire de la situation une idée approximative.

C'était vers la fin de la matinée. Déjà les ennemis, pris à l'improviste, lâchaient pied et les Israélites se mettaient à les poursuivre, l'épée dans les reins, du côté du couchant. Il s'agissait pour eux de profiter de leurs avantages, de faire passer à ces Amoréens du midi l'envie de revenir à la charge, et de ne regagner le camp de Guilgal qu'après leur avoir infligé une défaite écrasante. Leur seule crainte était que la journée si brillamment inaugurée ne suffît pas à cette sanglante exécution. A vues humaines le but risquait, faute de temps, de n'être pas

¹ Voir la note à la fin de l'article.

atteint. C'est à ce moment que Josué, plein d'une ardeur guerrière, rempli surtout de cette confiance victorieuse dont un plus grand que lui a dit qu'elle transporte des montagnes, aurait *parlé à Iahwéh* pour le prier de ne pas permettre que le jour finisse avant que la victoire fût complète. Mais, au lieu de lui faire dire comme l'eût fait un simple narrateur : « Puisse, ô Dieu ! le soleil ne pas se coucher avant que la ruine des ennemis ne soit consommée ! » le vieux poète avait donné à la prière de son héros une tournure bien autrement saisissante. Comme s'il avait sous ses ordres non seulement les bataillons israélites, mais l'armée céleste elle-même, le lieutenant de Iahwéh, d'une voix puissante, tout Israël en étant témoin, interpelle directement l'astre du jour et celui des nuits¹. « *Soleil, s'écrie-il en se tournant du côté de l'orient, fais halte sur Gabaon ! Et toi, ajoute-t-il en regardant du côté de l'occident, toi, ô Lune, fais de même sur la plaine d'Ayyalon !* » — Après quoi, poursuivant sa superbe métaphore, le poète célèbre l'exaucement de la prière en disant qu'en effet *le soleil fit halte et la lune s'arrêta jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis.* » Israël, en ce seul jour, fit une besogne qui, dans la règle et sans le secours particulier de son Dieu, eût exigé un temps bien plus considérable.

On comprend qu'avec ce système d'interprétation les questions que soulève dans les autres systèmes *la mention de la lune* à côté du soleil ne soient que d'une importance secondaire. Il n'est pourtant pas probable que ce soit là un trait oiseux, motivé par le seul besoin du parallélisme ; que, pour nous servir d'une expression de Hitzig à propos de Hab. III, 11, « la lune ait suivi le soleil pour ainsi dire machinalement, » comme dans Ps. CXXI, 6 : « Le jour, le soleil ne te frappera point, ni la lune pendant la nuit². » Le fait que chacun des deux

¹ Plus savante mais aussi plus abstraite, la Muse moderne, au lieu de commander au soleil et à la lune, eût sans doute invoqué le Temps et les Heures (« O temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices... »).

² Le plus ancien commentateur, l'auteur du v. 13 b, semble à la vérité en avoir jugé de la sorte. Il n'est en effet pas sans intérêt de remarquer que dans ce commentaire la lune subit une éclipse totale.

vers renferme un circonstanciel de lieu semble indiquer que, dans l'intention du poète, la lune avait son rôle à jouer au même titre que le soleil. Seulement, nous ne pensons pas qu'il faille entendre la chose, avec Hengstenberg, en ce sens que Josué, étant encore au fort de la mêlée, aurait désiré que le soleil stationnât à Gabaon pour lui laisser le temps de vaincre, mais qu'espérant être plus tard, au moment du clair de lune, dans la plaine d'Ayyalon, à la poursuite des ennemis vaincus, il souhaitait qu'*alors* la lune ne lui retirât pas sa clarté aussi longtemps qu'elle lui serait nécessaire. Il est certainement plus simple d'admettre que le poète se représentait Josué placé de manière à voir les deux astres *à la fois* au firmament. Il avait le soleil derrière lui, au-dessus de Gabaon, à l'orient du champ de bataille. A la même heure (avant midi si c'était pendant le dernier quartier) la lune à l'occident, du côté de la plaine d'Ayyalon, n'était pas encore couchée. Josué commande aux deux astres de faire halte à l'endroit même où ils se trouvent à ce moment-là, et d'attendre pour aller se coucher que ses hommes aient couronné leur victoire en achevant de tailler en pièces les Amoréens.

Tel est, à notre sens, le « miracle » de Gabaon. Pour avoir rendu à la poésie ce qui lui appartient, nous n'avons en aucune façon le sentiment d'avoir attenté à l'honneur du Dieu de la nature, de l'histoire et de la révélation, et nous n'en sommes pas moins convaincu que ce jour-là « l'Eternel combattit pour Israël. »

Note relative à la citation du Sépher hayyashar (p. 501).

Il n'y a aucune raison de borner la citation au distique du v. 12 *b* comme le veut M. Renan ; au contraire, il est manifeste que ce qui précède le renvoi au « Livre des braves » est tiré en entier de cette source, et que c'est *après* la formule de citation seulement que commence le commentaire en prose et, avec lui, le malentendu. — Il n'y a pareillement aucun motif sérieux de supposer que ce distique n'a pas été mis dès l'abord, par le poète lui-même, dans la bouche de Josué ; autant vaudrait dire que c'est seulement après coup qu'on a mis l'épigramme sur la mort de Saül et de Jonathan dans la bouche de David. — Quant au verbe *damam*, il est certain

qu'il *peut* signifier « rester muet d'étonnement, de stupeur » (Ex. XV, 16; Es. XXIII, 2), de même qu'il peut servir à désigner le mutisme de la douleur (Lam. II, 10). Mais il exprime tout aussi bien le silence *voulu* d'un homme en deuil qui *contient* sa douleur (Ez. XXIV, 17), le silence de la soumission résignée (Lév. X, 3; Lam. III, 28), de la tranquille confiance en Dieu (Ps. XXXVII, 7; LXII, 6, comp. CXXXI, 2), du respect en présence d'un supérieur (Job XXIX, 21). C'est que la signification propre du mot est : *se tenir tranquille*. De là, à côté de cette notion du mutisme et du *silence*, celle non moins fréquente, et diversement nuancée, du *repos* : prendre du repos (Jér. XLVII, 6, parall. *shaqat* et *nirga'*) ; se donner du relâche (Job XXX, 27; Ps. XXXV, 15; Lam. II, 18, parall. *nathan pougah*) ; mettre un terme à, se désister de (Ps. IV, 5) ; se tenir renfermé chez soi (Job XXXI, 34) ; rester immobile, faire halte, en parallélisme avec *'amad* (1 Sam. XIV, 9 et Jos. X, 12, 13). — Ce n'est donc pas « fausser le sens du mot » que de le traduire par « s'arrêter. » Voyez du reste la manière dont M. Renan lui-même a rendu ce verbe dans les trois passages du livre de Job que nous venons de citer. Dans aucun d'eux il n'y a vu l'immobilité de la stupeur.
